

Venise, l'attraction miroitante

par Patrick Crispini

voir aussi : [Venise : du Carnaval aux Vêpres](#) - [Forcola, dame de Venise](#) - [Petrarca Joreste](#)

voir aussi : [Venise Carnaval 2009, photographies](#)

voir aussi : Herveline Delhumeau : [Album Venise I](#) - [Album Venise II](#)

« *Qui la voit une fois s'en énamoure pour la vie
et ne la quitte jamais plus, ou s'il la quitte c'est bientôt pour la retrouver,
et s'il ne la retrouve il se désole de ne point la revoir.
De ce désir d'y retourner qui pèse sur tous ceux qui la quittèrent
elle prit le nom de venetia, comme pour dire à ceux qui la quittent,
dans une douce prière : Veni etiam, reviens encore* ».

Luigi Grotto Cieco d'Hadria, *Éloge de Venise*,
prononcé pour la consécration du Doge sérénissime de Venise Luigi Mocenigo, le 23 août 1570

Se perdre dans Venise

Il faut se perdre dans Venise.

« *Se perdre dans Venise, c'est se retrouver, c'est se retrouver soi-même* », nota l'historien et académicien **Marcel Brion**, qui en connaissait un bout sur la question.

2

Il faut s'égarer, se dissoudre dans les **sestieri** (quartiers) de la ville, franchir au hasard quelques-uns des 400 ponts (et sans doute bien plus encore !) sur les **rii** (canaux) les **calle**, et s'y arrêter pour profiter des miroitements toujours changeants de la lumière, se laisser guider « à l'oreille » par le timbre varié des centaines de cloches qui, à la fraction de l'heure dite, tintinnabulent dans les campaniles, impétueuses ou frêles, laissant vibrer leurs battement d'airain dans l'air marin, comme pour vous rappeler à de droits chemins... qui n'existent pas dans ce **labyrinthe** à ciel ouvert (sauf sur quelques cartes pour touristes pressés, qui les conduisent directement vers les boutiques de souvenirs)...

Lever son nez vers les **altane** - ces petites terrasses suspendues sur les toits, comme des jardins de Babylone -, qui sont autant de balises pour votre navigation *pedibus cum jambis*, qui le furent aussi pour d'autres rendez-vous amoureux, quand les **mamole**, ces jolies violettes prêtes à l'amour, s'y trémoussaient pour attirer vers leurs alcôves les passants égarés.

Ici la **passaggiata** n'est pas que du soir, après la journée de travail, comme dans les autres villes italiennes : on marche Venise comme on la vit, tout le jour, on la déambule de *corte* en *corte*, on use ses semelles sur les **mazegni** (pavés vénitiens), dans les **salizzate** (les petites rue pavées), puis on peut s'accorder une pause dans un **bacaro** (bar à vin) où se déguste au verre le vin frais désaltérant.

Bèver un'ombra, andar per ombra (boire une ombre, aller vers l'ombre) : l'**ombra**, c'est le nom donné par les vénitiens à ce vin d'apéritif, en souvenir des marchands ambulants qui, sur la piazza San Marco, suivaient l'ombre du campanile pour servir leur vin toujours frais.

On le sert ici avec les **cicchetti** (amuse-bouches), les **scie** (cigales de mer), les **polpette** (boulettes de viande)...

PATRICK CRISPINI : VENISE, L'ATTRACTION MIROITANTE

Toutes ces choses qui permettent d'entretenir les **ciacole**, ces bavardages de voisinage qui font qu'ici les murs ont toujours des oreilles. À la rigueur on peut les adoucir avec un autre verre de **fragolino** (du raisin *vitis labrusca* au goût typique de fraise).

Tout est courbe à Venise, tout est sinueux, sans issue, tout s'emberlificote dans l'écheveau des ponts, des canaux, des **liste** (où toutes les ruelles que vous avez prises et reprises, après avoir tourné en rond, aboutissent, au grand dam de votre sens de l'orientation).

Il vous reste le loisir de reprendre vos esprits en lisant le nom de la rue sur les **nizioletti**, ces petits carrés blancs peints à la chaux à même les murs de briques, mais n'espérez pas trouver facilement le numéro de l'entrée de la **Ca'** (la maison) où vous êtes invité : la numérotation se fait à la vénitienne, par quartier et non par rue, ce qui fait que votre arrivée à bon port relève souvent du hasard, sinon du miracle, quand **el caigo** (la brume, le brouillard) s'est infiltré jusque dans les intérieurs...

« *Les canaux de Venise sont noirs comme l'encre ; c'est l'encre de Jean-Jacques, de Chateaubriand, de Barrès, de Proust* » écrit Paul Morand et il ajoute : « *C'est après la pluie qu'il faut voir Venise, répétait Whistler; c'est après la vie que je reviens m'y contempler. Venise jalonne mes jours comme les espars à tête goudronnée balisent sa lagune* ».

C'est quand on n'y voit plus goutte, qu'on ne fait plus que la deviner, qu'on ressent peut-être le mieux cette ville lagunaire, de l'intérieur par l'inspiration de fantomatiques évanescences. Les eaux ne sont plus alors miroir des mosaïques triomphantes, des régates historiques, des ambassades somptueuses, ni même reflets des **palazzi** scintillants de tous les lustres de **Murano**.

Elle deviennent, dans le clapotis des vagues, l'écho silencieux d'un monde suspendu, de toutes les bâtisses montées sur pilotis qui se dressent dans le brouillard, blessées par les outrages du temps, par le **moto ondos** des **motoscafi**, des **vaporetti**, mais fières et altières, comme un défi à la fatalité de l'engloutissement.

Mais au cadran solaire du jour le mieux, sans doute, reste de hélér ses hôtes depuis le **calle** ou le **ramo**, car la cité est une caisse de résonance à taille humaine où la voix porte loin.

Ici on fait son marché à gorge déployée, dans la **ruga** (la rue en vénitien) on vocalise sa commande, on duettise sur le **traghetto** (la **gondole** bac), on roucoule sous les **sottoporteghi** (les porches)...

Le Corbusier, qui savait lire dans les lignes, voyait dans ces *circulations naturelles* « *un trésor inestimable : la quiétude et la joie [...] Un système cardiaque pur, impeccable* ».

Certaines villes italiennes se parcourent le nez au vent, comme **Firenze** ou **Lucca** par exemple, dont les exhalaisons de pâtisseries, de cafés, de charcuteries, émanant des magasins regorgeant de victuailles, vous servent de guide, de boussole, d'aimantation vers le plaisir.

D'autres, où les échoppes des petits artisans n'ont pas encore été avalées par le grand commerce, tout autant parfumées, vous exaltent par la fragrance des laques, des peintures, des bois vernissés...

À Venise aussi flottent dans l'air des senteurs d'artisanat issues des *botteghe d'arte* : **corniciai** (encadreurs), **remeri** (**gondoles**), **maschereri** (créateurs de masques en *cartapesta* (carton-pâte) aidés par les **targheri** pour les physionomies bouffonnes)...

Mais c'est en écoutant Venise, l'effervescence sonore propagée par ses canaux, que vous trouverez le fil d'Ariane apte à vous guider dans le **labyrinthe**.

« *Où vit-on labyrinthe encombré d'une foule
Qui jamais ne perd son chemin ?* »

Jean Cocteau, Préface à *Venise que j'aime*, 1951

Miroir des eaux

« *Quand je cherche un autre mot pour musique, je ne trouve jamais que Venise* », disait **Friedrich Nietzsche** qui, lui aussi, s'y perdit.

Miroir des eaux, miroir des sons.

Miroir funèbre, comme le ressentiront tous les romantiques, échouant dans cette ville qui leur paraît mirage de leur propre anéantissement.

« *Vous aimez à vous sentir mourir avec tout ce qui meurt autour de vous ; vous n'avez d'autre soin que de parer les restes de votre vie à mesure qu'elle se déponille. La nature, prompte à ramener de jeunes générations sur des ruines comme à les tapisser de fleurs, conserve aux races les plus affaiblies l'usage des passions et l'enchantement des plaisirs. Que ne puis-je m'enfermer dans cette ville en harmonie avec ma destinée [...]* »

Chateaubriand, in *Mémoires d'outre-tombe*

Mort somptueuse, comme l'évoquera, à son tour, **Louis-Ferdinand Céline** avec son scalpel sans concession : « *J'y fus, savez-vous, à Venise dans ma jeunesse, mon jeune ami... Mais oui ! On y dépérit aussi bien de faim qu'ailleurs... Mais on y respire une odeur de mort somptueuse qu'il n'est pas facile d'oublier par la suite* ».

Petite mort à soi-même accordée, renaissant toujours de l'abandon un instant consenti - telle **la Fenice**, cet opéra qui brûla tant de fois pour revivre plus resplendissant encore -, allégorie du débarcadère romantique où est venue s'échouer la barque silencieuse des illusions perdues (« *Devant la chute de Venise, songe à la tienne* », écrivait **Lord Byron**, un autre de ses amoureux transis).

Miroir des crépuscules mordorés, que tant voulurent capturer *sur le motif*, quand bien même on ne peint pas Venise, sinon pour la figer, la photographier, la coloniser de clichés inlassablement répétés, qui ne rendent qu'un pâle reflet, convenu, stéréotypé, de ce qui en est la vraie *substance*.

William Turner, ce buveur de lait et de whisky, insatiable arpenteur, à la faveur d'errances citadines, s'y était essayé et peut-être fut-il le seul à avoir su saisir ces évanescences fulgurantes, traquées par touches fluides, grattées, frottées, juxtaposées, telles des *impressions* fugaces, avant même que le mot *impressionnisme* ne soit inventé...

« *Ce ciel - c'est l'infini, mais très visible - liquide, immense, insondable, haletant, qui fond et se coule dans les crevasses des grandes étendues d'une vapeur blanche comme la neige, floconneuse, dont la lente mouvance entraîne le regard le long des vagues infinies jusqu'aux collines euganéennes, îlot où l'œil se repose [...]*

Apparitions de rêve, floues et superbes, les palais innombrables soulèvent leur corps hors des flots creux - pâle rangée de flammes immobiles, dont les tours puissantes s'élancent vers le ciel comme les langues d'un feu plus avide, surplombées de dômes gris, vastes et sombres, comme des mondes éclipsés; les arabesques sculptées et la pourpre du marbre se diluent à mesure qu'on s'en éloigne, lieue après lieue, pour disparaître dans la lumière du lointain. D'un détail à l'autre, d'une pensée à l'autre, on a l'impression qu'au fond de cet éclatant mystère ils sont aussi inépuisables qu'imprécis, beaux sans jamais se révéler entièrement; secret dans leur plénitude, confus dans leur symétrie, comme l'est la nature elle-même au regard aburi et vaincu, ils engendrent par ce manque de précision, par cette confusion mêmes, la perpétuelle nouveauté de l'infini, et la beauté. Oui, Monsieur Turner, nous sommes à présent à Venise ».

John Ruskin, in *Modern Painters*, vol. I

Claude Monet, qui savait de quoi il parlait (« mettez *impression* » avait-il lâché de guerre lasse à Edmond Renoir (le frère du peintre) qui cherchait pour l'exposition chez Nadar de 1874 à donner un titre évocateur à sa *vue du Havre*... ce qui allait donner naissance à ce vocable d'*impressionnisme*, pour lequel, comme **Debussy**, comme **Ravel**, il ne cessa d'avoir la plus totale détestation), vint à Venise avec son épouse nourrir les pigeons de Saint-Marc.

Selon son habitude, levé à l'aube, qu'il fasse beau ou qu'il vente, s'étant fait envoyer ses châssis depuis la France, il esquisse 37 toiles durant ce séjour, toiles qui seront achevées en atelier à [Giverny](#) entre 1911 et 1912, muni des photographies qu'il avait aussi prises sur place.

Mais sa Venise est fantomatique, irradiée.

« *Trop beau pour être peint* » aurait-il dit à son épouse Alice.

Ne pas gâcher cette lumière pour de vaniteuses élucubrations picturales !

Eviter le piège de l'exaltation descriptive où se perdirent, avant lui, tant de valeureux poètes.

« Ainsi rassurez-vous. Je ne vous vanterai pas le charme mystérieux de la Cité incomparable ; je ne m'exalterai pas sur la beauté lumineuse de la lagune, sur la complexité dédalienne des canaux, sur le pittoresque inextricable des « calli » ; je vous ferai grâce des gondoles et je ne les comparerai ni à des cygnes noirs, à la façon des romantiques, ni à des quartiers de lunes funèbres, à la manière des décadents ; je ne vous ferai pas remarquer l'élégance tout égyptienne de leur fer de proue dentelé qui fait songer à l'épervier sacré qui s'employait au front de la reine Cléopâtre, ni les rapports que l'on peut découvrir entre la batte d'Arlequin et la rame du barcarol ».

Henri de Régner, *L'Altana ou la vie vénitienne*

Comment conjurer l'attrait du mirage, les périls de l'attraction miroitante ?

Car Venise, en ce domaine, a toujours régné : toute l'aristocratie d'Europe s'est mirée, s'est admirée dans les glaces issues de ses manufactures, et les reflets des bougies de tous les chandeliers, dans les salons et jusque dans les églises, s'y sont démultipliées pour la plus grande illusion qui soit : briller à force de réfléchir, réfléchir à force de briller...

Miroir de verre

5

Depuis le XII^e siècle la fabrication du miroir de verre préoccupe les verriers en Allemagne, en Italie, en Lorraine. Ayant lentement dominé la matière en la travaillant, non plus en bulle avec une canne à souffler, mais en fendant sur sa longueur le cylindre aplati et étalé à chaud sur la sole du four, on obtenait un verre d'épaisseur à-peu-près uniforme, qu'il fallait alors abraser et polir, puis enduire du tain de plomb, d'un alliage de plomb et d'étain. Mais, malgré le blanchiment à l'oxyde de manganèse, le verre demeurait souillé d'impuretés, sa couleur jaunâtre le rendant peu lumineux.

Au XV^e siècle Venise va développer la fabrication des « miroirs au mercure », la plaque de verre étant enduite d'un alliage composé de feuilles de papier d'étain, poncées et lissées, puis du mercure, l'ensemble recouvert par un chiffon de laine ferment maintenu sur la surface par une masse en fer. Il suffit ensuite d'incliner la plaque, afin de la débarrasser du mercure en excès, pour qu'apparaisse la surface miroitante. Les miroirs gagnent alors en pureté, mais demeurent de dimensions réduites, le cylindre de verre soufflé dont ils sont issus ne permettant pas de grandes extensions.

C'est là, vers le milieu du XVI^e siècle, que les verriers vénitiens vont accomplir les progrès décisifs : prenant de vitesse les maîtres lorrains, ils parviennent à créer une surface vitreuse d'une clarté parfaite, grâce à des matières premières plus pures (sables, soudes purifiés) et à un étamage plus efficace.

Sertis de leurs cadres d'or et d'argent les miroirs de Venise connaissent une diffusion triomphale, à tel point que la corporation des miroitiers, dans la Sérénissime, est distinguée de celle des verriers, les maîtres artisans, étant autorisés à porter l'épée, jouissant plus que jamais d'une espèce d'immunité de la part de République, se mariant avec les familles les plus opulentes de Venise... Mais la contrepartie de ces privilèges exige, sous peine de mort, le secret le plus absolu sur les secrets de fabrication, les manufactures et leurs ouvriers étant confinées sur l'île de Murano, sous le contrôle de la police...

PATRICK CRISPINI : VENISE, L'ATTRACTION MIROITANTE

Il faut dire que les enjeux sont colossaux : l'art du miroir coûte très cher mais rapporte beaucoup.

Objet d'exportation il reflète dans toutes les cours d'Europe le prestige du rayonnement vénitien, et conforte sa fortune commerciale.

Dès lors les « fuites » vont être nombreuses : des ouvriers, qui avaient réussi à s'échapper, créent des fabriques en Allemagne et en France où les miroirs vénitiens, sous le règne du Roi-Soleil, connaissent un succès sans précédent auprès des aristocrates qui en raffolent et en décorent leurs intérieurs...

À ce point que Colbert, en 1665, va mander à Venise un agent secret pour débaucher les ouvriers spécialisés en leur promettant des privilèges substantiels une fois installés en France : salaire largement au-dessus de ceux pratiqués à Venise, juridiction spécialement afférée à leur corporation, exemption d'impôts et, pour certains, jusqu'à l'anoblissement... Ainsi naît *la manufacture royale des glaces*... qui permettra d'affirmer, contre Venise, la nouvelle suprématie de la France dans l'art de « miroiter ».

Ainsi, à l'instar de la dentelle des façades en marbre polychrome du Grand Canal, dont les mosaïques mordorées compose une galerie somptueuse reflétant la fortune et le lustre de la Sérénissime aux yeux des ambassades qui, après en avoir remonté le cours, viennent déposer leur hommage au pied du balcon du Doge, Louis XIV décide d'embellir Versailles d'une galerie de 357 glaces, qui doit mener les mêmes ambassadeurs, durant 73 mètres d'une déambulation solennelle, après l'éblouissement et le vertige des miroirs, au pied de son trône solaire.

Tentation du pouvoir absolu de devenir sa propre illusion, en se reflétant dans sa finitude.

« *Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu plus avant de renvoyer les images* », dit la voix de Jean Cocteau dans son film *Le Sang d'un poète*. Dans *Orphée*, il ajoute : « *Les miroirs sont les portes par lesquelles la mort vient et va. Du reste, regardez-vous toute votre vie dans une glace et vous verrez la mort travailler comme les abeilles dans une ruche de verre* ».

Le verbe *réfléchir*, qui provient du latin *reflectere*, recourber, ramener en arrière, exprime bien l'idée de revenir sur une pensée pour l'approfondir, ce que Bossuet appelle « penser mûrement » dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*.

Cheminement d'un repli vers soi, vers la mort, mais aussi vers l'origine, vers la mère.

Ainsi **Marcel Proust** qui, dans *Albertine disparue* de *la Recherche*, troublé peut-être par le miroitement des *serliane*, ces fenêtres palladiennes qu'on trouve partout sur les belles façades vénitiennes, voit s'y encadrer le visage de sa propre mère :

« [...] dès que de la **gondole** je l'appelais elle envoyait vers moi, du fond de son cœur, son amour qui ne s'arrêtait que là où il n'y avait plus de matière pour le soutenir à la surface de son regard passionné qu'elle faisait aussi proche de moi que possible, qu'elle cherchait à exhausser, à l'avancée de ses lèvres, en un sourire qui semblait m'embrasser, dans le cadre et sous le dais du sourire plus discret de l'ogive illuminée par le soleil de midi ; à cause de cela, cette fenêtre a pris dans ma mémoire la douceur des choses qui eurent en même temps que nous, à côté de nous, leur part dans une certaine heure qui sonnait, la même pour nous et pour elles ; et si pleins de formes admirables que soient ses meneaux, cette fenêtre illustre garde pour moi l'aspect intime d'un homme de génie avec qui nous aurions passé un mois dans une même villégiature, qui y aurait contracté pour nous quelque amitié, et si depuis, chaque fois que je vois le moulage de cette fenêtre dans un musée, je suis obligé de retenir mes larmes, c'est tout simplement parce qu'elle me dit la chose qui peut le plus me toucher : « Je me rappelle très bien votre mère ».

Marcel Proust, in *La Recherche du temps perdu*, Livre VI - *Albertine disparue*

PATRICK CRISPINI : VENISE, L'ATTRACTION MIROITANTE

On n'en finirait plus de convoquer les plumes, les palettes, des peintres, écrivains, essayistes, poètes, cinéastes, philosophes, musiciens, chorégraphes, danseurs, géographes et historiens, qui succombèrent à l'envoûtement vénitien, et y laissèrent parfois jusqu'à leur raison.

Alphonse Allais s'en dédouanait en y déplorant « *l'absence totale de parfum de crottin de cheval* ». **Sylvain Tesson**, quant à lui, observe avec sa fine ironie, dans ses *Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages*, que l'« *on a fait couler tellement d'encre sur Venise qu'elle se noie* ».

Inutile donc de se noyer dans les eaux du **Grand Canal**, ni dans la foule qui l'envahit chaque matin. La noyade, depuis le temps où l'on précipitait de nuit les condamnés depuis le **Rio degli Orfani**, après les avoir laissés croupir dans les geôles des **Piombi** (les Plombs), n'est pas la bonne façon d'en finir à Venise. On ne se noie pas dans une ville qui, elle-même, sombre peu à peu. D'autant que, comme la musique chère à **Baudelaire**, elle est *sans cesse recommencée...*

« À Venise, plus de crêtes détachées dans le diamant de l'atmosphère, plus de lignes impérieuses découpant sur le ciel les collines et les terrasses étagées. Rien que l'espace où les choses tremblent, se combinent et se dissocient, un monde de reflets que modifient, intervertissent, suppriment, multiplient les heures du jour et les saisons, une opale mouvante où les irisations de la lumière, à travers la poussière d'eau, interdisent de définir les couleurs et les lignes, font apparaître les formes mêmes comme des objets transitoires qui sortent sans arrêt de la matière en mouvement pour y rentrer et s'y refondre avant d'en ressortir.

Sur les palais mordorés ou pourpres ou recouverts de croûtes d'or moisies, toutes les couleurs du prisme s'éveillent, s'effacent, renaissent, se prolongent en traînées épaisses, avec les contours tremblotants des pierres, dans l'eau grasse où la fermentation des matières organiques fait rouler des phosphorescences.

Le miroir de la mer a ses reflets dans les vapeurs qui montent d'elle sous la pluie des rayons, et quand elles passent en nuées au-dessus des canaux miroitants, le ciel leur renvoie des ombres glauques et réfléchit le fantôme aérien des moires où le clapotement des vagues mêle la turquoise et le vermillon, les verts, les jaunes d'or, les rouges, les orangés des façades ornées de drapeaux et des cortèges de gondoles ».

Elie Faure (1873-1937), in *Histoire de l'art, l'Art renaissant*, vol. III

Il faut plutôt se perdre dans Venise. S'y faire oublier.
Et plus encore, durant son Carnaval, sous un masque.

*« J'écris toujours avec un masque sur le visage ;
Oui, un masque à l'ancienne mode de Venise,
Long, au front déprimé,
Pareil à un grand musfle de satin blanc.
Assis à ma table et relevant la tête,
Je me contemple dans le miroir, en face
Et tourné de trois quarts, je m'y vois
Ce profil enfantin et bestial que j'aime.
Oh, qu'un lecteur, mon frère, à qui je parle
A travers ce masque pâle et brillant,
Y vienne déposer un baiser lourd et lent
Sur ce front déprimé et cette joue si pâle,
Afin d'appuyer plus fortement sur ma figure
Cette autre figure creuse et parfumée ».*

Valéry Larbaud, *Le masque*, in *Poésies de A.O. Barnabooth*

Sous le masque

Le masque, plus que tout autre subterfuge, exacerbe cet art de *se perdre*, d'annihiler le *je* ordinaire pour un *jeu* plus subtil, où vous devenez à la fois l'observateur et le regardé, celui qu'on contemple dans les atours convenus ou sublimés d'un temps de Carnaval, lui-même écho de rites ancestraux et du théâtre antique. Seul votre regard s'offre à de possibles assauts de séduction, l'ensemble vous livrant à l'anonymat dans les rues nocturnes.

Le mot vient de *maska* (noir), que l'on retrouve dans *maskara* et qui rappelle que la première manière de dissimuler son visage était de le noircir. Mais, à Venise, seule la *moretta*, petit ovale de velours, est de couleur noire : réservée aux femmes, son petit bouton à l'emplacement de la bouche obligeait celle qui le portait à rester muette.

Ce n'est pas le cas du masque blanc traditionnel, qu'on nomme *bautta* - mot qui recouvre tout l'ensemble du costume, composé du *volto* ou de la *larva*, le masque proprement dit, du *tabarro*, la cape noire, et du tricorne.

À l'époque du libertinage - dont Venise s'était fait une spécialité attirant de toute l'Europe une belle société en quête de privautés, de frivolités licencieuses - il était possible, sans se départir de sa *bautta* - la partie basse étant ingénieusement profilée en avant - de mener son babil, ses conquêtes et même de boire et de manger.

C'est dans cet équipage, porté l'année faite, que vous eussiez pu vous rendre *incognito* à de galants rendez-vous, intriguer dans vos cénacles politiques ou, tout aussi bien, organiser le guet-apens dans quelque coupe-gorge dont la Sérénissime ne manquait pas. Car Venise, dans ces temps encore brûlant de l'Inquisition mais entrant dans les âges baroques, n'était pas seulement cette prolifique vitrine des Doges, contrôlant loin à la ronde les routes des soies et des épices, des comptoirs maritimes, mais un déduit du sexe posé sur la lagune, un *atelier de Vénus*, où ce commerce était, depuis longtemps contrôlé de près.

Il y avait eu les six magistrats - un pour chaque quartier de la ville - des *Seigneurs de la nuit*, auxquels la loi de 1266 édictée par le gouvernement vénitien avait confié la charge d'appliquer les mesures contre la prostitution aux heures nocturnes, notamment auprès des *furatole* et des *bastioni*, ces établissements de mauvaise vie où l'on se procurait à vil prix du vin et des filles, et de contrôler les *patrone* et *matrone* (maquereau et maquereelles...) administrant les trafics érotiques, en prélevant au passage « la dîme » souveraine.

Tout cela avec la bénédiction de l'église, selon les préceptes de **saint Thomas** :

« La prostituée doit aujourd'hui être tolérée dans la cité pour éviter des maux pires encore comme la sodomie, l'adultère ou autres méfaits semblables. C'est pourquoi c'est une décision juste du législateur d'autoriser les transgressions mineures pour en éviter de plus graves. Dans les régimes humains, ceux qui gouvernent tolèrent justement quelques maux afin que le pire ne se produise pas ».

Au 15^e siècle le **Conseil des Dix** avait créé la commission du **Collège des Sodomites**, apte à engager les procédures discrétionnaires pour les mœurs jugées dégradées.

Au 16^e siècle, dans une cité qui comptait alors plus de 150 000 habitants, la magistrature des **Inspecteurs aux Pompes** avait pris le relais, chargée de réprimer les dépenses un peu trop voyantes des courtisanes et l'abus des « fenêtres de l'enfer » où les belles affriolantes exhibaient leurs appâts mamellaires depuis les premiers étages donnant sur la **Fondamenta delle tette** (« la voie des tétons », la dénomination existe encore), vers **San Cacciano**.

PATRICK CRISPINI : VENISE, L'ATTRACTION MIROITANTE

La **mamola** (jolie terme, rappelant la fleur de violette), la **meretrice** (prostituée pécheresse), la **bagattine** (le menu fretin...) se trouvent mieux intégrées dans la société, le règne de la **courtisane** allait alors pouvoir commencer (il durera jusqu'au 20^e siècle, au bonheur et malheur des visiteurs de passage) : **Veronica Franco** - la plus célèbre - la **Gasparina** (Gaspara Stampa, poétesse à ces heures), Angela dal Moro dite la **Zaffetta** (toujours accompagnée de son *zaffo*, une sorte de chaperon, d'où son surnom).

Montesquieu, qui connaissait l'esprit des lois, relève dans ses *Carnets de voyages* de 1728 ce proverbe vénitien évocateur : « *Le matin, une petite messe, après le repas une bassetta (jeu de cartes) et, après dîner, une petite femme* ».

Jean-Jacques Rousseau, y fera d'amères expériences sur sa sexualité défaillante : « *Zanetto, lascia le donne, e studia la matematica* », finit par lui dire la courtisane Zulietta, qui l'avait séduit par sa voie mélodieuse.

Après un 18^e siècle finissant, dont l'esprit des Lumières n'a fait qu'effleurer la Sérénissime, plus encline à commercer, le grand vent du ***Sturm und Drang*** va venir y consumer des passions transitoires, au milieu des palais délabrés, des lambeaux décrépits d'un vieux rêve aristocratique déchu.

Dominée par la France puis par l'Autriche, dépossédée des splendeurs qui avaient fait du Grand Canal l'une des plus belles galeries du monde, la *Reine des mers*, exsangue, sombre dans une mélancolie littéraire et esthétique, où se reconnaît l'âme romantique.

Johann Wolfgang von Goethe, frappé par « l'ordure » ambiante, incité à se laisser « boire le café » par les « pucelles des venelles » tentera de résister aux périls de la chair en se réfugiant dans ses épigrammes ; **Alfred de Musset** vient y épuiser, dans l'hystérie et les fièvres, les derniers feux de ses amours pour **George Sand** et y contractera la typhoïde, après avoir trop abusé des gargotes et de leurs plaisirs.

Lord Byron en fait le pèlerinage des émois romanesques, **Chateaubriand** en chante la sublime déliquescence :

« *Venise est là, assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour : le vent du soir soulève ses cheveux embaumés ; elle meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature* ».

Chateaubriand, in *Mémoires d'outre-tombe*

Plus tard orientalistes, impressionnistes, symbolistes, pointillistes, adeptes des *paradis artificiels* et des **reflets** changeants vont y débarquer pour y goûter encore quelques-uns des attraits, dans les *ridotti* et autres *casini* (petits appartements de rapport), parmi d'autres vertiges lagunaires.

Des périodiques, comme le **Harris's List of Covent Garden**, informent une bourgeoisie étrangère, avide de plaisirs licencieux, des « qualités et prestations » dispensées par les « demi-mondaines », aventurières, *pelarine* d'un jour (ces femmes habiles à « plumer les hommes », comme l'exprime la jolie métaphore) dans les alcôves spécialisées où se bouscule cette clientèle avide d'insularité sensuelle.

Nietzsche, en 1888, viendra y arrimer ses dernières illusions, en s'annihilant à son chant nocturne : « *Meine Seele, ein Saitenspiel, sang sich, unsichtbar berührt, heimlich ein Gondellied dazu, zitternd vor bunter Seligkeit. Hörte Jemand ihr zu ?* » (« Mon âme, l'accord d'une harpe, se chantait à elle-même, invisiblement touchée, un chant de gondolier, tremblante d'une béatitude diaprée. Quelqu'un l'écoute-t-il ? »).

Venise : vasque des crépuscules et des sentiments défunts, île de désirs inassouvis, bonbonnière des vertiges inavoués, grand miroir de Venus posé sur l'océan, nautile à dédales d'amour, inondé par les débordements périodiques d'*aqua alta*, comme les corps après la jouissance des plaisirs.

Il cammino : le chemin intérieur

Camminare (cheminer) : se perdre dans Venise, dans sa brise marine, ses venelles où résonnent tant de pas de marcheurs égarés. La *marche*, dans son lointain sens originel de *frontière*, de *marque* (*marka*), ne foule-t-elle pas aux pieds le cadre des certitudes pour un vagabondage qui s'exile du domicile ?

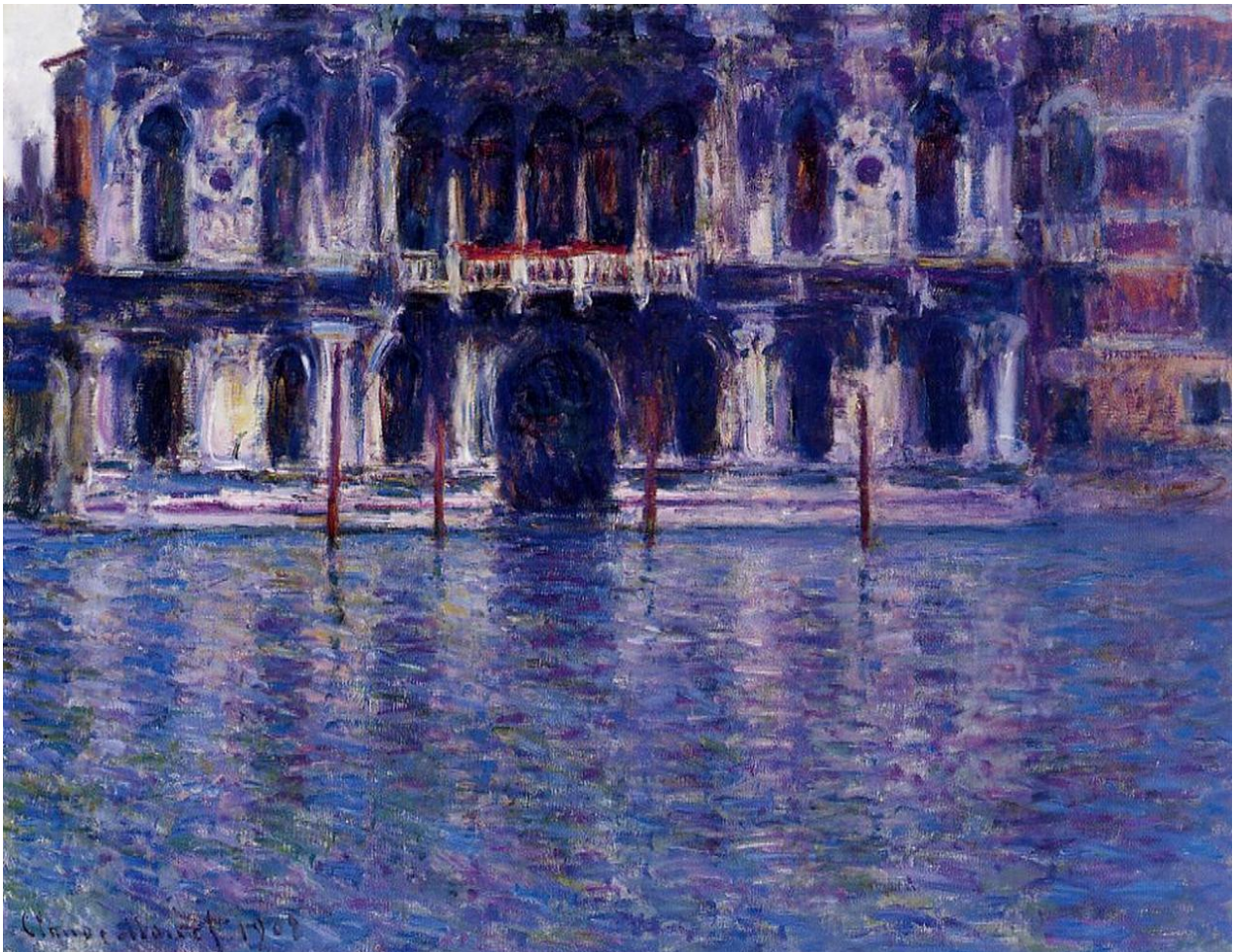
« [...] Nulle part on ne se sent plus seul que dans la foule à travers laquelle on se presse, absolument inconnu de chacun », notait Goethe dans son *Voyage en Italie*, le 28 septembre 1786, alors qu'il découvrait Venise pour la première fois.

Se perdre pour se retrouver, se déprendre pour mieux se reprendre.

Le masque de carnaval n'est pas seulement le rideau de théâtre qui vous dissimule, la *bautta*, le costume qui vous affranchit. Jusqu'à *Torcello*, où réside un secret de mosaïques, dans les marqueteries des *Scuole*, les *stucs* et *putti* des palais investis par les nouveaux riches, les vierges de Bellini, la ligne savante de la [gondole](#), et même jusque dans l'assiette - de *bigoi in salsa*, *castradina* ou *tiramisù* - le masque n'est que le prologue de plus profondes déambulations, où Venise, vasque miroitante dans la brise marine, moire ondulante dans la nuit lagunaire, vous enferme peu à peu dans ses filets d'azur.

« Ce qu'un homme ne sait pas ou ce dont il n'a aucune idée se promène dans la nuit à travers le [labyrinthe](#) de l'esprit » (Goethe).

Il faut se perdre dans Venise...



Claude Monet, *Le Palais Contarini*, 1908 © coll. Part.

texte, illustrations : Patrick Crispini

© PC TRANSARTIS PRODUCTIONS - février 2015 - tous droits réservés